

## Compte-rendu de la sortie à St-Antonin Noble Val

En débouchant au sommet de l'escalier de cristal, Jouna murmura, parodiant Guillaumet dans les Andes : « Ce que j'ai fait, je te le jure, aucun chien sauvage ne l'aurait fait ! »

Tout était dit, résumant parfaitement le calvaire dont avaient triomphé neuf crébistes confirmés et une guide bénévole mais sadique.

Pourtant la journée de ce dimanche 8 février 2015 avait parfaitement bien commencé pour notre petit groupe de marcheuses et marcheurs bien décidé à vaincre les frimas de cet hiver qui avait concentré ses efforts dans cette semaine de février. Pour augmenter notre chance de lutter contre le froid, dès la descente des voitures, un panier d'oreillettes cuisinées par Marie augmenta notre coefficient de graisse en même temps que notre plaisir gustatif.

Le premier choc esthétique eut lieu lorsque notre convoi de véhicules fit une première halte sur les crêtes de St Antonin. La vue y devait être magnifique d'un village au fond de la vallée de l'Aveyron cerné de falaises abruptes. Las, une nappe de brume matinale amputait le regard obligeant à se réfugier dans l'imaginaire. Circulez, il n'y a rien à voir ! Une seconde tentative un peu plus loin s'avérant aussi décevante il ne restait plus qu'à rejoindre le parking de départ pédestre. Dès lors, hivernement<sup>1</sup> chaussés et généreusement vêtus, nous avons entrepris le début de notre mission, à savoir, marcher, tout en emplissant les poumons de l'air vivifiant du Tarn et Garonne.

Si l'on excepte la traversée accidentelle de prairies à chevaux qui auraient pu être à taureaux, le début de la promenade s'effectua dans un confort maximum : plat descendant pour le profil, chemins et sentiers très accessibles pour le sol. Jusqu'au sympathique petit village de Brousses dans un single<sup>2</sup> de l'Aveyron le plaisir et la sérénité habitaient notre troupe tant la démarche était facile et la température tonique. Maintenant la réalité effaçait l'imagination. Le décor était bien visible et les falaises abruptes. Un tunnel, barré à la circulation automobile, fut franchi et nous voilà au pied du mur.

Et le second choc, pas uniquement esthétique cette fois, nous secoue. Au pied d'une petite cascade de stalactites de glace, Maïté nous annonce qu'il faut grimper en haut de la falaise. C'est l'effroi général. Certes le spectacle est de qualité mais de là à devenir acteurs dans ce décor, il y a un pas que personne n'aurait imaginé devoir franchir. C'est pourtant la froide réalité. Tels des animaux conditionnés, à moins que ce ne soit par absence d'alternative, notre cordée sans corde s'élance sur le sentier vertigineux. Le premier pas, le seul qui coûte paraît-il, nous oblige à piétiner sur un parterre de glaçons, au risque de nous rompre les os dans une glissade incontrôlée. Et les difficultés s'enchaînent au bord du vide que nous soupçonnons sans véritablement le voir, caché qu'il est par une bienveillante végétation et par le fait que le regard est tétanisé vers l'avant. Maintenant le bâton est plus un handicap qu'un secours pour s'accrocher au câble qui longe la paroi. Quelques marches de l'escalier, quand il y en a, obligent à des écartements de jambes indignes de retraités depuis longtemps établis dans la retraite. Jouna escalade tant bien que mal les rochers trois fois plus hauts que sa taille mais arrivée à l'échelle d'acier l'obstacle est quasiment infranchissable sans l'aide de son maître qui mesure à cet instant combien une troisième main lui serait utile... et finalement c'est le miracle de se retrouver sur le sommet de la falaise après avoir vaincu la peur du vide. Au fur et à mesure que les survivants débouchent du sentier leurs visages bouleversés témoignent des affres qu'ils viennent d'affronter.

Au bout d'un moment de retour au calme les conversations accablent le cynisme de la guide qui nous annonce en même temps qu'existait un autre chemin moins périlleux mais qu'elle avait jugé indigne de notre groupe. Quand même l'épreuve de l'échelle était proche de celle du cocotier réservée aux ancêtres africains à éliminer.

Maintenant il faut reconnaître que le spectacle est de toute beauté sous ce ciel expurgé de nuages. N'empêche la question qui embarrasse toutes les lèvres est de savoir si notre guide a eu raison de nous entraîner dans cette épreuve à la limite de nos possibilités ? Elle prétend que nous devons, à postériori, être fiers de notre exploit. Mais quel est le poids de la peur en balance de la fierté ?

---

<sup>1</sup> Désolé pour la torsion du vocabulaire

<sup>2</sup> Pour faire plaisir à Fernande

Heureusement la suite sera plus classique. Le repas sera pris, au soleil, sur le perron d'une résidence secondaire provisoirement désertée par ses propriétaires réputés peux hospitaliers et en guise de digestion nous sera proposée une interminable montée certes éprouvante pour les jambes mais sans influence sur le psychisme encore convalescent.

Les berges de l'Aveyron à St-Antonin sont très agréables et la visite de la ville emplie de rencontres architecturales remarquables. L'impression toute fois d'un village semé de ruines qui aurait besoin d'être réhabilité.

En voitures, le retour par Nègrepelisse nous fait jeter un coup d'œil émerveillé sur le théâtre de nos exploits. Quelle journée !

A la dernière minute, tombe un sondage effectué suivant la méthode des cotas. Il en ressort que 99,8 % des personnes ayant participé à la randonnée sur le causse d'Anclar continuent à faire confiance à la guide Maïté, seuls 0,2 % n'ont pas d'opinion.



Jean Dignat